

1952-1953. Débuts d'un certain Brassens "chez Patachou". Première tournée. Trois Baudets. Chanson d'entrée, chanson "d'attaque" plutôt : "**La mauvaise réputation**". Singulière façon de se présenter. Le monsieur n'ôte pas son chapeau. Si vous n'aimez pas ça, la porte est ouverte. Si vous la désirez fermée, allez donc la fermer vous-même. Ne demandez pas le programme il est tout entier dans cette chanson : "*Je ne fais pourtant de tort à personne - En laissant courir les voleurs de pommes*"; "*Le jour du 14 juillet - je reste dans mon lit douillet...*". Sans parler de cette insolence immédiate, catégorique : "*Au village, sans prétention - j'ai mauvaise réputation*". Cela produisit un certain effet dans la petite salle des Baudets. Des gens s'en allaient, qui sont revenus depuis... et réclament "La mauvaise réputation", ça va de soi.

Pour mériter cette réputation là, Brassens n'y alla pas par quatre chemins et emprunta celui du cimetière, chemin qu'il allait souvent fréquenter par la suite. Il poussa la mort sur les planches, et la fit applaudir. Pour la première fois au music-hall la camarade! la faucheuse! sans chair et en os! Il n'y avait pas, sur la terre de ce chanteur non pasteurisé, que l'amour, les fleurs et les petits oiseaux. Il y avait là la misère d'un "Pauvre Martin" et le triste métier du "**Fossoyeur**". Un pauvre fossoyeur frère de ceux d'"Hamlet". On en conclut que Brassens devait être poète. Car les poètes seuls osent faire entrer en poésie "*le mal que m'a coûté - la dernière pelletée*".

Il y eut aussi le rapprochement physique Brassens-gorille. Aujourd'hui encore ce sont les notes de "**Gare au gorille**" que joue l'orchestre au moment même de l'entrée en scène de son auteur. Chez lui, lorsqu'il entend se faire respecter par les chiens ou les chats, Brassens crie "Gare au gorille"! Pas de mystère. Le gorille justicier qui viole ce juge qui criait "*Maman, pleurait beaucoup - comme l'homme auquel le jour même - il avait fait trancher le cou*", c'est Brassens. C'est aussi, cette chute de couperet après huit couplets et plus, la subversion dans toute son ampleur. Le refus. La révolte. Cette chanson est bien autre chose qu'une admirable polissonnerie. C'est un "non" à la peine de mort. Et une menace : "Gare au gorille".

Choix évidemment symptomatique, celui des quatre poèmes de Paul Fort que Brassens a mis en musique. "**Le petit cheval**" n'est pas un animal heureux. "*Qu'il avait donc du courage!*" La pitié de Paul Fort rejoint celle de Brassens. Cette chanson apporta à Brassens un public aussi enthousiaste qu'insolite. Les enfants chantèrent avec lui ce pauvre petit cheval inconnu des tiércés.

Quand Brassens apparut, deux noms furent souvent cités à son sujet, ceux d'Aristide Bruant et de François Villon. Ajoutons-y, pour notre compte, celui de Paul Léautaud, l'homme libre par excellence. Pour Villon, laissons la parole à Brassens : "J'ai mis en musique "**La Ballade des Dames du Temps jadis**". On m'a dit que Villon n'avait pas besoin de ma mélodie. C'est vrai. Mais par cette mélodie, des gens ont connu et aimé Villon. Des ouvriers m'ont dit l'avoir découvert là." Tentative de vulgarisation, donc. Mais surtout poignée de mains par dessus les siècles. Et à notre sens, émouvante.

La farce d'"**Hécatombe**" enchantait le gros public ramené aux bons temps de Guignol. Là, Brassens s'amuse à faire crier au vieux maréchal des logis lui-même : "*Mort aux vaches, mort aux lois, vive l'anarchie!*" Anarchie. Le grand mot est lâché. La couleur annoncée. On ne le réentendra plus, ce mot, dans l'œuvre de Brassens. On ne peut l'oublier, l'escamoter sans mauvaise foi. Il est sous-jacent partout, à lire entre toutes les lignes. Ici, l'anarchiste va jusqu'à mettre en doute la virilité des représentants de l'ordre, ce qui fait - pourquoi? - se terminer "Hécatombe" par un éclat de rire.

Tout cela ne semblait concerner que les mauvais esprits. Comme la lune ou les disques, Brassens a deux faces. Les délicats préféreront toujours "**La Chasse aux Papillons**" à "Hécatombe" sans voir qu'elles sont inséparables dans le cœur et l'esprit de leur auteur. Tout comme "La mauvaise réputation", "La Chasse aux Papillons" est une des clés majeures de Brassens. Les amateurs ne conçoivent pas l'une sans l'autre. Pour notre part, nous mettons très haut ce charmant poème, ces décasyllabes qui jouent, et tournent, et virent tout autour de deux des plus belles rimes de la langue : "*Sur sa bouche en feu qui criait sois sage! - il posa sa bouche en guise de baillon...*" Oui, très haut. Qui n'aime pas ces vers ne peut comprendre ce poète. Ils ont un pouvoir de critère. Et comme un air de paradis perdu.

Ici, le "nous" hypocrite et paraît-il modeste doit laisser place au "je". Car "**Le Parapluie**" me concerne directement. Elle est en effet la première chanson de Brassens que j'ai entendu de ma vie. Une date! Sur cette seule chanson, j'ai aimé Brassens. Immédiatement. Sans restrictions. Je suis un "inconditionnel" de Brassens. A chacun ses idoles, que voulez-vous. Quand j'entendis à propos de ce mémorable parapluie "*J'en avais un, volé sans doute - le matin même à un ami*", je compris qu'il allait se passer quelque chose dans le domaine de la chanson. Excusez-moi de me passer ainsi "de la pommade", mais je ne m'étais pas trompé de beaucoup, pour une fois. Cher "Parapluie". Je ne parlerai pas davantage de lui. Il s'ouvrait sur une amitié.

A Brassens, né dans un port, il fallait une chanson de marin. Paul Fort la lui a donné avec "**La Marine**", cette marine qui sent "*l'amour tendre et le goudron*". Cette valse musette à pompons rouges déroule sa mélancolie sous la boule en bon cristal d'avant-guerre. Mélancolie des amours fugitives où la pendule dit que "*Mais on pense, même dans l'amour - On pense que demain y fera jour - et que c'est une calamité*". Aux oreilles de lavabo qui prétendent que "Brassens, c'est toujours le même air"... dites un peu de se déboucher pour écouter la musique de "La Marine".

"**Corne d'Auroch**" a une petite histoire. C'est une chanson de représailles. Oui, de représailles! Corne d'Auroch était le surnom d'un copain de Brassens. D'un copain qui, par malheur, lui joua un sale tour. Dans cette chanson vengeresse, Brassens a prêté d'une plume féroce les pires défauts à ce pauvre Corne d'Auroch. Jusques et y compris, pour en terminer, cette insulte recherchée : "*L'État lui fit des funérailles nationales*". A noter que c'est dans "Corne d'Auroch" que Brassens chante pour la première fois à bouche fermée, instrument cocasse qu'il reprendra quelques fois par la suite.

Il y a comme un vaste bonheur, comme une ivresse de l'amour physique dans cette délicieuse chanson païenne qui a nom "**Il suffit de passer le pont**". "La Chasse aux Papillons" a pour héros deux tout jeunes gens. Ce sont deux amants qui passent ce pont. Deux amants d'un autre siècle (tarentelle, dentelles, berger, etc, semblent l'indiquer) deux amants à la Fragonard qui courent dans les prés en se moquant des hommes et des Dieux : "*Et tant mieux si c'est un péché - nous irons en enfer ensemble!*" Nous sommes plusieurs à déplorer que Brassens ne chante pas plus souvent sur scène "Il suffit de passer le pont". Il n'en fait qu'à sa tête. Nous ne pensons pas qu'il ait raison.

Bien qu'il s'en défende - mais de quoi ne se défend-il pas? - Brassens est sensible à la campagne. Tout un versant de ses chansons a, comme les vins, un bouquet de terroir. De puits, de fontaines, de sourceaux. Il n'est pas question de tracteurs. Rien ne l'obligeait à chanter de Paul Fort "**Comme hier**" où l'amoureux supplie sa belle en ces termes : "*Ne repousse pas du pied mes petits cochons!*". Il l'a chanté. Pas d'histoires! Cette bluette a tous les tons de l'aubépine.

René Fallet